



# Lettre d'information (apériodique) de la Société belge des amis d'Aragon

## n°4

Société belge des amis d'Aragon  
c/o Mathieu Bietlot  
Rue de la Victoire, 191/25  
B - 1060 Bruxelles  
<http://www.agota.be/aragon>  
[aragon.belgique@gmail.com](mailto:aragon.belgique@gmail.com)  
Tél/Fax : 00 32 2 534 51 38  
Mobile : 00 32 472 67 01 54

## Edito

Toujours selon son rythme apériodique, voici notre quatrième Lettre d'information. Nous commençons par vous y annoncer nos deux tout prochains rendez-vous. Ils auront lieu dans un cadre intimiste mais, nouveauté, bilingue. Bien que notre société « belge » soit presque exclusivement francophone et principalement bruxelloise, nous vous proposons une lecture d'un des rares textes d'Aragon traduit en néerlandais : *Le Paysan de Paris*. Et qui plus est, les extraits de la version néerlandophone seront lus par rien de moins que leur traducteur. Gageons que ces rendez-vous nous offriront des ouvertures pour élargir notre audience et mieux porter à l'avenir notre épithète nationale... Si tant est que le mot « belge » ait encore un sens dans l'absurdité actuelle et dans les perspectives à venir... Pour rappel, la dénomination de notre modeste association ne relève d'aucune prétention ou ambition mais répond à notre reconnaissance par notre grande sœur française, la *Société des Amis de Louis Aragon et Elsa Triolet*.

Une société littéraire bien plus prestigieuse que la nôtre, du haut de ses vingt-cinq ans d'histoire et de publications. Pour célébrer son anniversaire, la SALAET a composé l'an dernier un recueil de textes, *Elsa Triolet et Aragon choisis par leurs amis* qui est actuellement sous presse. 2010 fut aussi importante pour la cause en ce qu'après des années de revendications, de pétitions, de comité de soutien, nous avons enfin obtenu la pose de plaques commémoratives aux murs des deux domiciles d'Aragon et Elsa, rue de la Sourdière et rue de Varenne à Paris. Le combat continue et est en bonne voie pour l'attribution d'une rue Aragon dans la ville où le poète déambulait jusqu'au bout de la nuit.

En Belgique, vous découvrirez dans notre Lettre d'information des aperçus de l'avancement de nos recherches et d'une partie de nos activités passées et à venir. Une fois de plus, nous vous invitons vivement à contribuer à ces investigations aragoniennes en provinces de Belgique, à participer à nos rencontres publiques pour entretenir la mémoire d'Aragon et à nous proposer toute initiative ou partenariat susceptibles d'aller dans ce sens. Notre site Internet s'étoffe également. Allez-y voir régulièrement ! Notamment la Bibliographie générale qui progresse et a toujours besoin de l'érudition collective des amateurs d'Aragon.

En vous souhaitant une nouvelle année débordante de poésies et d'engagements, de révoltes et de constructions, de mémoires vives et d'amours fous, nous vous disons à très bientôt.

RENDEZ-VOUS :

## *Le paysan de Paris / De boer van Parijs* Lecture bilingue/tweetalige lezing

*Le paysan de Paris* (1926) est un sommet classique du surréalisme. Louis Aragon y donne à sa sensibilité poétique la forme d'un stupéfiant mélange de styles et de genres – essai, récit de voyage, traité philosophique, description naturaliste, collage et montage. C'est aussi un des rares livres d'Aragon traduit en néerlandais.

C'est pourquoi la *Société belge des amis d'Aragon* avait choisi d'y consacrer sa prochaine participation au « Parcours poétique » de Saint-Gilles,



Le passage de l'Opéra à Paris

organisé en plusieurs langues à l'initiative du Service des affaires néerlandaises de la commune.

Entretemps, nous avons fait connaissance de Rokus Hofstede, le traducteur de *De boer van Parijs* qui en a également rédigé des commentaires et une postface.

Au côté de notre sociétaire, **Philippe Lesplingart**, pour la version française, c'est **Rokus Hofstede** qui lira des extraits néerlandophone de ce magnifique texte.

Et ce à deux reprises :

**Vendredi 21 janvier 2010**, dans le cadre du « **Podium littéraire** » du bistrot **Dolle Mol**, 52 rue des Eperonniers, 1000 Bruxelles, de 19h00 à 20h00.

Le *Dolle Mol* est un café bruxellois mythique. Il a été réouvert il y a quelque temps par Jan Bucquoy et géré quotidiennement par Arne Baillièere. Ils y proposent de nombreux rendez-vous festifs, politiques, artistiques ou subversifs. Et à partir de 2011, un « Podium littéraire » régulier.

**Vendredi 28 janvier**, dans le cadre de la quatrième « **Promenade poétique** » de Saint-Gilles, à la brasserie **Verschueren**, 11 Parvis Saint Gilles, de 21h à 22h.

Le principe est maintenant connu. Chaque année, fin janvier, une série de lieux culturels ainsi que des librairies et bistrotts du quartier accueillent, le temps d'une soirée, les talents poétiques de Saint-Gilles. Les amateurs déambulent d'une halte à l'autre pour découvrir aussi bien des poètes locaux présentant leur propre création que des lectures de grands noms de la poésie.

RENDEZ-VOUS :

## Caf' Conf' Aragon

Ce spectacle, proposé par notre ami **Jean-Claude Barens**, s'est donné comme gageure de vous plonger en une heure dans l'univers poétique de Louis Aragon (1897-1982). Vie, textes, chansons : tout se mêle et s'entrelace pour vous faire partager le vertige d'un chant majeur (« *J'appelle poésie un conflit de la bouche et du vent la confusion du dire et du taire une consternation du temps la déroute absolue* ») et d'une vie épousant son siècle, avec ses rêves et ses drames (« *J'appartiens tout entier à ce troupeau grandiose et triste des hommes* »). On connaît bien le chantre de l'amour d'Elsa, mais Aragon, c'est aussi une naissance dans le secret du mensonge, deux guerres dans la musette sans compter la Résistance et la guerre froide. C'est surtout une écriture magnifique : des romans inoubliables et des vers que des musiciens firent descendre dans la rue et mirent sur toutes les lèvres. Une formidable leçon d'espoir aussi : Aragon ou comment un enfant bâtard devint un écrivain à la dimension d'un Victor Hugo ! Laissez-vous gagner à cette flamme des mots qui exige la révolte de l'oreille ! Place à la poésie : « *Faites entrer l'infini* ».

Avec **Véronique Pestel** (auteur – compositeur – interprète), **Magali Herbinger** (auteur – danseuse – comédienne) et **Bernard Vasseur** (philosophe – directeur de la Maison d'Elsa Triolet et Louis Aragon à Saint-Arnoult)

La *Société belge des amis d'Aragon* organise une représentation de ce spectacle :

Le jeudi 28 avril 2011, à 20h30, à la Cellule 133  
133a avenue Ducpetiaux – 1060 Bruxelles

P.A.F. : 10 euros



Magali Herbinger, Bernard Vasseur, Véronique Pestel  
Photo : Francis Vernhet

*« Un auteur-narrateur qui joue le « je » d'Aragon pour remonter joliment avec nous le cours de sa vie, une comédienne qui nous rappelle en simplicité sensible la fibre de son verbe et de sa poésie, une chanteuse à la voix musicale en diable qui entrelace morceaux connus et compositions de son cru... Une heure trop vite passée en voyage(s) avec cet enfant du siècle, si fabuleux et tellement notre « semblable »... »*

**Daniel Pantchenko** - Journaliste et auteur

*« J'ai particulièrement apprécié l'équilibre entre le chant de Véronique, le récit de Bernard et le jeu subtil de Magali. Ce spectacle nous fait redécouvrir toute l'humanité d'Aragon. La formule « médiathèque » est parfaite, la grande proximité avec le public nous plonge dans les mots d'Aragon, les mots chantés, les mots soufflés, les mots écrits. »*

**Sylvain Mertens** - Directeur du Théâtre Jean Vilar - Arcueil

Le spectacle sera également présenté le 29 avril à Stavelot, au cabaret « Ecoutez-voir », et le 30 avril à Forcée-Rochefort au Petit théâtre de la grande vie.

## Mai 1940 : La campagne de Belgique de Louis Aragon

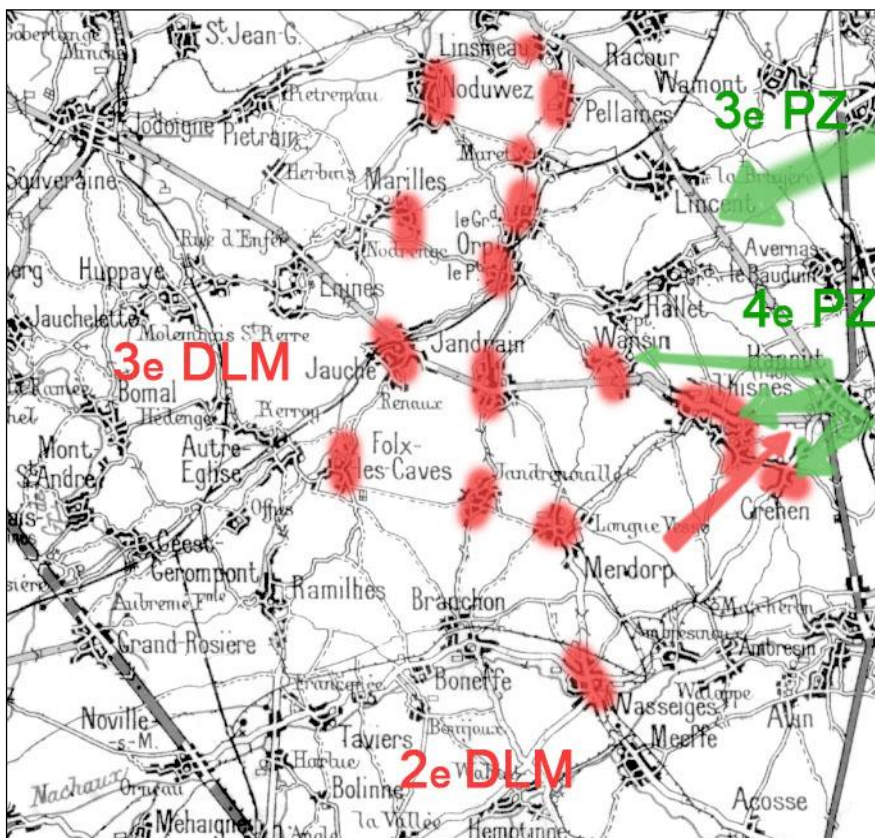
### 4<sup>ème</sup> partie : La bataille de Hannut (dimanche 12 mai)

La bataille de Hannut fut, on l'a dit, la première bataille de chars de la seconde guerre mondiale. Elle oppose les 411 chars français des 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> Divisions Légères Mécaniques aux 674 chars allemands des 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> PanzerD (Corps du général Hoepfner). Les Français (principalement la 3<sup>e</sup> D.L.M.) ont perdu dans cette bataille 105 chars (75 Hotchkiss et 30 Somua) — les Allemands en ont perdu 164 mais, restant maîtres du champ de bataille, ils pourront en réparer un certain nombre. Une partie des unités françaises sont à 40 % de leur capacité initiale, il y a soixante morts, des centaines de blessés et des prisonniers.

L'appui aérien a fait la différence : les Allemands ont engagés 300 Ju-87 "Stuka", 42 avions d'assaut et 280 bombardiers protégés par 630 chasseurs Messerschmidt.

Hannut étant trop vaste à défendre pour les moyens de la 3<sup>e</sup> DLM, la défense s'organise en deçà de la ville. Le 1<sup>er</sup> bataillon du 11<sup>e</sup> Dragon organise trois points d'appui : à Wansi, à Crehen et à Thisnes. Le point d'appui de Crehen au sud du dispositif, en liaisons avec le point d'appui de la ferme de Dieu-Le-Garde, tenu par la 2<sup>e</sup> DLM. Les intervalles entre les villages seront défendus par des contre-attaques menées par les Somua du 2<sup>e</sup> cuirassiers, disposés à Merdorp et Jandrenouille, et ceux du 1<sup>er</sup> cuirassier en réserve à Jauche. En avant du dispositif français, les blindés et motocyclistes du 12<sup>e</sup> cuirassier sont en mission de couverture.

Au matin du 12, l'ennemi entre au contact sur presque tout le front. De fortes reconnaissances blindées allemandes éprouvent le dispositif français.



La bataille de Hannut le 12 juin. L'infanterie (les dragons portés) de la D.L.M. était regroupée dans des points d'appui (en rouge), les chars un peu en arrière, prêts à contre attaquer (le point d'appui de Wasseiges relève de la 2<sup>e</sup> D.L.M.).

Le Groupe blindé du colonel Eberach (une cinquantaine de chars légers) du 35<sup>e</sup> PanzerRegiment de la 4<sup>e</sup> PanzerDivision, appuyé par de l'artillerie et bientôt renforcé de chars moyens, attaque le village Crehen vers 8h30. Crehen est défendu par le 4<sup>e</sup> escadron du 11<sup>e</sup> Dragons Portés (Capitaine Pinta), par les chars Hotchkiss H39 du 3<sup>e</sup> escadron du 2<sup>e</sup> Cuirassiers (Capitaine de Sainte-Marie Perrin<sup>1</sup>) ainsi que par l'artillerie divisionnaire de la 3<sup>e</sup> D.L.M.

Au nord du village, sur la route d'Hannut-Wavre, les cinq H39 du sous-lieutenant Geneste sont embusqués dans les vergers et les haies. Un "cycliste belge" avertit l'officier, char n°41, que des « tanks belges » vont entrer à Crehen et qu'il ne faut pas tirer. La colonne arrive d'Hannut, ce qui rend méfiant. Le Maréchal-des-logis-chef Magniant aperçoit la croix gammée sur un des chars. Les H39 tirent et détruisent cinq chars légers Pz II dont les

obus de 20 mm ricochent sur les Hotchkiss. Les autres déboîtent et s'infiltrant, débordant les chars français par le nombre et recevant le renfort de chars moyens Pz III armés d'un canon de 37 mm. Les combats à Crehen vont durer plus de trois heures. Plus tard, on retrouvera le sous-lieutenant Geneste mort, les mains encastrées dans le volant de pointage de son arme, la tête reposée sur le canon muet. Quant au maréchal-des-logis-chef Magniant, il se traînera mourant hors de son char en flamme. Entre-temps, les mitrailleuses du peloton Gilbert du 1<sup>er</sup> Dragon détruisent deux automitrailleuses allemandes qui débouchent de la même route.

Vers midi, profitant d'une accalmie, les rescapés se replient vers Thisnes et Merdorp. Les Français ont perdus sept cuirassiers, avec deux dragons tués, et onze Hotchkiss restent hors de combat sur le terrain. Les chars allemands se replient également aux lisières du village, attendant le soutien de l'infanterie. L'artillerie de la 2<sup>e</sup> DLM les obligera à reculer encore.



Des soldats allemands posent devant un H-39 du peloton Geneste détruit le 12 au matin à Crehen.

C'est à ce moment que survient l'épisode suivant décrit par Aragon dans *Les Communistes* :

*Quand Parturier, vers onze heures, s'est installé dans le petit patelin<sup>2</sup> en espalier à contre-pente sur la rive gauche de la Petite Gette, entre des arbres encore sans feuilles, et derrière un bouquet de lilas qui cache la grange où Jean et le brancardier installent les affaires, plusieurs dragons blessés ont pu se traîner jusque là, rejoignant leurs camarades repliés au voisinage qui gardent la route. D'après eux, le point d'appui des chars tient encore dans le village<sup>3</sup> à trois kilomètres en avant. Seulement, le poste de secours où ils auraient dû aller, de l'autre côté, leurs toubibs à eux, est coupé du village par la*

*colonne ennemie. Un quart d'heure plus tôt, on a vu débusquer sur la route la Primaquatre du Médecin-Colonel... oui, toujours à se balader, ce Divisionnaire... C'est lui qui, ayant découvert les blessés, fait demander à Blaze de détacher un poste... Jean, dans le matin de brume où la pluie s'est arrêtée, nettoie à l'alcool la plaie de cette épaule. Par la porte ballante, la lumière tombe sur les uniformes beiges, les armes déposées. Pas la même chose, un pansement à l'hôpital ou ici. Aura-t-on assez de bandes pour se permettre un spica de l'épaule ? « Laisse ça — dit Parturier. — On ne peut faire que de l'empaquetage. Tu mets comme ça une écharpe... Je vais envoyer la bagnole de Manach droit au G.S.D., pas besoin de passer par Blaze... » Au-dehors, les lilas mouillés rappellent étrangement l'enthousiasme belge de l'avant-veille. Jean est à l'extrémité perdue d'un pays qui s'est vidé comme un poulet. Un des dragons raconte l'attaque du matin. Le capitaine commandant les chars des cuirs a été tué presque tout de suite. Neuf chars ont été foutus en l'air... mais l'ennemi n'ose pas entrer dans le village<sup>4</sup>... des hommes qu'on n'a pas pu ramasser se sont traînés à l'abri des maisons.*

*Le canon claque au loin, des rafales de mitrailleuse affaiblies. Plus près, des départs d'artillerie secouent la baraque. Les bonshommes pansés s'installent dans la sanitaire de Manach. Raoul dit : « Et les autres ? au village ? »*

*Parturier a un geste évasif. Qu'est-ce qu'on y peut ? Il faut rester ici, attendre ceux qui arriveront à se tirer... Jean lève les yeux vers Parturier, il ne sait pas non plus, lui, ce qu'on peut faire. « Si j'allais essayer... » propose doucement Raoul Blanchard. Parturier hésite. Il n'a pas d'ordres. Blaze lui a dit de se tenir là. Au-dehors, les lilas bougent dans le vent, les gouttes d'eau tombent des feuilles. Il ne pleut plus. Qu'est-ce qui se passe dans Jean ? Quel besoin a-t-il vraiment... Il se sent les joues en feu. « Monsieur le Major... » Parturier le regarde. Il n'y a pas besoin de s'expliquer. Bon, allez-y. Ils ne sont pas plus tôt partis que Parturier se tourmente. Il n'aurait pas dû les laisser... S'il arrive quelque chose à Moncey... Pourquoi, à Moncey ? Raoul, ça lui est donc égal ? C'est un apprentissage comme un autre, pour un chef, de ne pas distinguer entre les hommes qu'on envoie au danger. Parturier a un peu honte de lui-même : il sait bien que la vie de Moncey lui est plus chère parce que c'est un petit gars avec lequel il peut parler, de sa caste... tandis que Raoul... Raoul est marié, il a un gosse. Moncey me l'a dit.*

*En attendant, la sanitaire file sur la petite route. Elle a passé le groupe des motocyclistes repliés à l'entrée du hameau, leurs roulettes de côté, qui prennent le chemin en enfilade avec des F.M. Plus loin la sanitaire a dépassé une automitrailleuse camouflée dans le feuillage sur le talus. Tout semble s'être calmé. À peine la voix rauque d'une pièce à feu de temps à temps. Les arbres défeuillés du côté du vallon masquent pourtant la route boueuse. Là-bas, le vallon s'élargit, on passe une première agglomération, des petites fermes... D'une embuscade, des dragons ont surgi, vu la croix rouge, fait le signe de la main : allez, passez ! avec un mélange bourru d'affection et de mépris. On roule encore, une petite montée... le ciel devant le nez... le dos d'âne. « Arrête », dit Jean. Dans un coude de la route, soudain, une pente s'est amorcée. Il y a un découvert, trois cents mètres, et puis c'est évidemment le village. On voit les toits dans les pommiers fleuris. Devant les premiers bâtiments, un char versé... un char à nous...*

*Le silence du matin humide, avec une buée qui monte de la terre. Dans les champs abandonnés, tout à coup, une vache meugle, accourant vers les hommes. Elle saute sur la route et vient caresser la sanitaire de l'épaule. Jean voit ses yeux suppliants. Raoul jure. « Cette bête souffre... Il faudrait la traire : on n'a pas le temps... » il fait repartir d'un bond sa voiture au village. C'est drôle, tout se passe comme si les choses parlaient un langage étranger à Moncey, mais que Raoul entend... l'espagnol peut-être... il comprend tout un peu avant, il traduit.*

*Le village est vide. Les points d'accrochage des deux côtés tiraillent, canardent à cinq cents mètres. Depuis une heure déjà, l'agglomération est abandonnée par les dragons et les chars détruits, onze chars français, jonchent les rues<sup>5</sup>. Il n'y a que des morts. Les uns dans les tourelles, d'autres qui ont sauté à bas. Le cadavre d'un conducteur sur la porte d'une maison. Les murs éventrés. Le char du mort, probablement, qui a été se coincer là. Les maisons ici, ce n'est pas de la pierre : ça s'effondre facilement. Jean est descendu du siège. Il touche les corps avec une sorte de peur. À l'hôpital, il a vu des macchabées : rien de comparable. Retourner comme ça un homme jeune, fort, qui semble simplement accroupi dans une drôle de pose, et il retombe, et on voit tout à coup le visage... Une dizaine de morts. On ne peut pas les ramasser : si on allait trouver des vivants ? Puis il faut faire vite, parce qu'il y a quelque chose d'anormal à ce que les Allemands n'entrent pas dans le village. Peut-être attendent-ils des renforts<sup>6</sup>. Si maintenant, venant de Huy ou de*

*Waremmé, une nouvelle colonne se présente, rien ne l'arrêtera.*

*Sous les pommiers blancs, quelque chose, vaguement, remue. Un chat peut-être. Ils s'approchent, mais de ce côté-là l'enclos n'est pas praticable. Raoul crie : « Reste ! J'y vais... » et il court en contre-bas. Jean songe qu'il a laissé avec ses affaires la photo de Cécile au poste de Blaze. Alain s'en occupera, se dit-il... C'est peut-être déplacé, dans ce village abandonné, avec les chars détruits, les morts... Raoul l'appelle. Jean le trouve à mi-route, qui a chargé un homme sur son dos, et l'homme gémit, sa tête brinquebale à droite et à gauche. Raoul, bien qu'il soit fort, n'en peu plus : « Tu ne sais pas ce que c'est lourd, un homme qui a mal ! »*

*Le sang du blessé lui a sali le visage. Qu'est-ce qu'il a ? Avant de le hisser dans la sanitaire, ils lui enlèvent le casque bordé de cuir, et Jean reconnaît l'un des officiers de Condé-sur-l'Escaut, qu'il a vu à la popote de ces Messieurs, allant porter un pli à Blaze. Ce grand lieutenant qui n'a pas de menton, ou presque. Il râle. Il doit avoir le thorax défoncé et il est blessé aux jambes. Ils le mettent dans la voiture. Jean ne peut que fixer un garrot à la cuisse, on fera les pansements au poste. Un obus vient d'éclater à l'autre bout du village. L'ennemi tire dessus maintenant. Sur ce vide et ces morts ; il ne faut pas faire de vieux os ici.*

*Le Lieutenant de Versigny se sent emporté, il n'a plus la force d'exprimer la douleur : dans la bagnole aux portes fermées sur le brancard, il concentre ce qui lui reste de vie au rapport à faire... [...]*

*Devant la petite grange aux lilas enrhumés, Jean et Raoul ont sauté à bas du siège. Parturier est sorti les aider. On ouvre la porte arrière de la sanitaire, on tire le brancard. Le Lieutenant de Versigny a la tête renversée, vers les lilas, vers le ciel... avec le bleu de la barbe, la bouche ouverte... son menton rentré... « Vous m'avez rapporté un mort », dit Parturier.*

*[...]*

*Il y a des chars sur la route avec leur vacarme écraseur. Des Somua qui arrivent de l'arrière. Les gens du poste, et là-bas, les dragons dans le hameau les regardent passer. Les chars montent vers le village vide, ils vont prendre la relève des morts. [...]*

Trois H39 effectuent une reconnaissance à Crehen à 16h30. Les cuirassiers pénètrent dans la localité vidée de ses habitants, ramassent deux blessés,

repèrent les panzers au Nord du village, et reviennent rendre compte. Sur base de ces renseignements, ordre est donné de ré-occuper Crehen. Les pelotons de chars des lieutenants Pelissier et Lositsky débouchent de Merdorp. Ce sont ces Somua qu'Aragon a vu passer « prendre la relève des morts ». Les Somua de Pelissier prennent position devant Crehen, ceux de Lositsky y pénètrent.

Crehen abandonné, l'aviation allemande concentre son action sur le point d'appui de Thisnes. On se bat aux points d'appui de Dieu-le-Garde et de Wansin. Fin d'après-midi, le général Hoepner donne l'ordre à la 4<sup>e</sup> PanzerDivision d'effectuer une reconnaissance en force à l'ouest d'Hannut. Vers 19 heures, le Colonel Eberach démarre avec le premier groupe du 35<sup>e</sup> Panzer et le premier bataillon du 12<sup>e</sup> Fusiliers. L'avance ne se fait que sur deux kilomètres, sous une pluie d'obus, et se heurtent à Thisnes, à un escadron du 11<sup>e</sup> Dragons Portés et à un demi-escadron du 2<sup>e</sup> Cuirassiers. Embossés dans les vergers, les Hotchkiss immobilisent quatre panzer tandis que le feu des dragons empêchent l'infanterie allemande de suivre les chars. Un char lourd Pz IV détruit plusieurs barricades, et les chars légers et moyens s'engouffrent dans la brèche. Un canon antichar belge en touche plusieurs avant d'être lui-même détruit. L'artillerie française intervient alors, en force et avec précision, touchant plusieurs panzers et stoppant l'avance allemande.

Un des deux pelotons de Somua (celui du lieutenant Pelissier), envoyé initialement vers Crehen, reçoit l'ordre d'obliquer pour prendre de flanc les chars allemands attaquant Thisnes. Les Somua surclassent les panzers et, profitant de la situation, les dragons quittent Thisnes pour Merdorp.

Quelques panzers poussent jusqu'à Wansin mais ils sont éprouvés par les tirs d'artillerie et bloqués par la destruction des ponts du ruisseau et les barricades. Quant aux fantassins allemands, ils sont repoussés par les défenseurs du village. Vers minuit, 20 à 30 panzers tentent une nouvelle attaque de Wansin, puis renoncent. Les défenseurs du village reçoivent l'ordre de se replier sur Jandrain.

Le peloton Pelissier rejoint les lignes françaises après sa belle contre-attaque à Thisnes. L'autre peloton de Somua du capitaine de Beaufort, celui du lieutenant Lositsky, avait reçu l'ordre de ré-occuper Crehen et de s'y maintenir. Mais outrepassant les ordres, Lositsky traverse le village et fonce sur Hannut. Accueilli par un barrage de tir antichar, il vire au nord et fonce vers Thisnes. Il tombe par surprise sur un rassemblement allemand : il détruit quatre panzers et plusieurs camions, puis une batterie d'artillerie. Mais la nuit tombe et les allemands se reprennent. Deux Somua versent, un troisième s'enlise. Seul le quatrième rejoint les lignes françaises. Mais le raid a été efficace : le colonel Eberach (dont le véhicule a été incendié !) replie ses panzers, laissant les positions conquises à la garde de l'infanterie. En fin de journée, la ligne Tirlumont-Hannut résiste



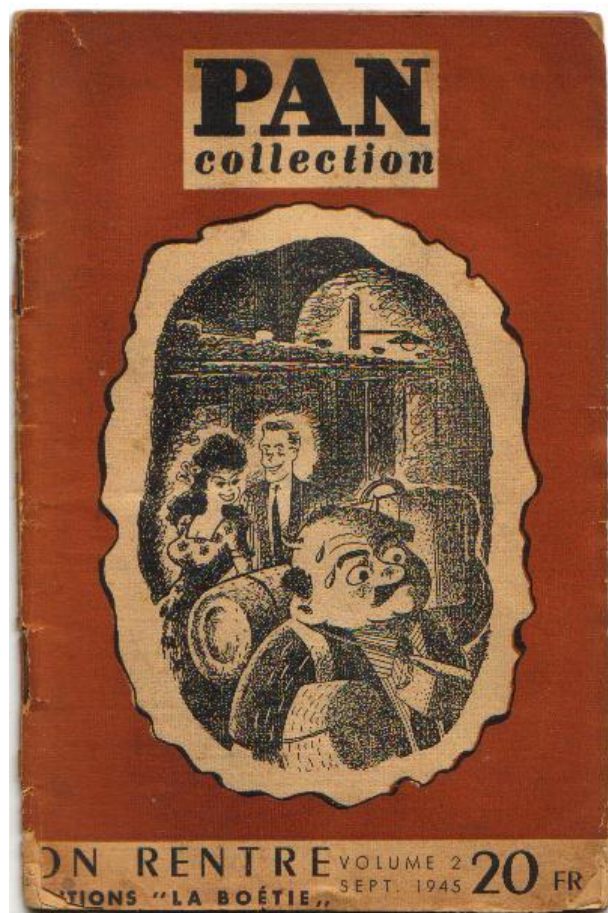
Somua S-35 du 2<sup>e</sup> Cuirassier accidenté le 12 mai lors du raid du peloton Lositsky.

#### Notes :

- 1) Le Capitaine Gilson-Quesnel dans *Les Communistes*, Gilson-Quesnel, le « fils des sucres » est un personnage récurrent des romans du *Monde réel*.
- 2) Nous n'avons pas encore identifié ce « patelin ».
- 3) Le village de Crehen, jamais nommé dans le roman.
- 4) Crehen.
- 5) Preuve qu'il s'agit de Crehen où les Dragons et les chars Hotchkiss 39 du 1<sup>er</sup> Cuirassier ont tenu en échec cinquante chars allemands avant d'évacuer leur point d'appui. Le 1<sup>er</sup> Cuirassier a perdu à Crehen onze de ses 21 chars Hotchkiss. Neuf hommes ont été tués, dont trois officiers.
- 6) C'était bien le cas. Les panzers ayant subis de lourdes pertes, ils se sont repliés à la lisière nord du village en attendant l'appui de leur infanterie.
- 7) Pp. 174-185.

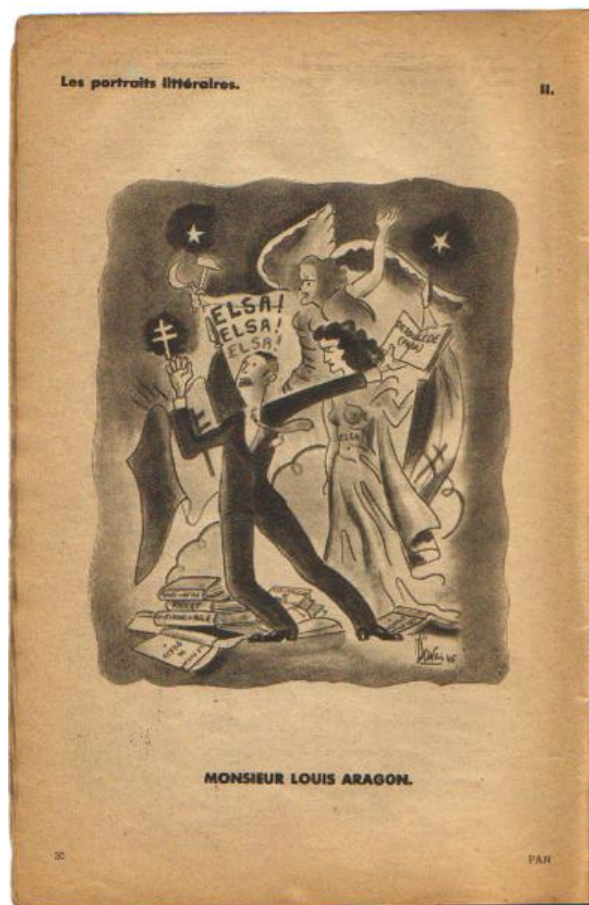
## 1945 : Max Servais caricature Aragon

Le Volume n°2 de « PAN collection », publié en septembre 1945, contient une très belle et très amusante caricature d'Aragon, signée par Max Servais. Max Servais (Bruxelles, 23 juillet 1904 - 18 décembre 1990) entrera dans les cercles surréalistes par son amitié avec le poète hennuyer Fernand Dumont, puis par la rencontre avec Paul Nougé, chef de file du groupe bruxellois. Il participera à quelques-unes de leurs prestigieuses expositions (à l'Exposition internationale du Surréalisme, première exposition surréaliste en Belgique et deuxième dans le monde, organisée à La Louvière en octobre 1935 par le groupe Rupture), collaborera à diverses revues (Le cahier Mauvais Temps et le Bulletin International du Surréalisme) et cosignera plusieurs de leurs tracts (notamment celui de janvier 1936 sur l'expulsion d'André Souris du groupe surréaliste bruxellois).



Max Servais s'est illustré également dans le dessin et la caricature politique (notamment pour *Le Peuple*). Il a écrit et publié pendant la guerre une

dizaine de romans policiers dans la lignée du roman noir américain, parmi lesquels *La mort de Cléopâtre* (éd. Échec et mat, Bruxelles, 1941) et *La baie aux requins* (éd. A. Beirnaerdt, Bruxelles, 1942). Il eut recours à la peinture et à la gouache, à la photographie et aux assemblages, mais c'est le collage qui fut son mode d'expression privilégié.



Il ne faut pas s'étonner de voir Max Servais dessiner pour *PAN*. A cette époque, *PAN* n'était pas la feuille ultra-réactionnaire qu'elle deviendra trois ans plus tard. Créé en janvier 1945 sur le modèle du *Canard enchaîné*, *PAN* avait pour fondateurs et directeurs Léo Campion, chansonnier, libre-penseur, antimilitariste, anarchiste et franc-maçon, Marcel Antoine, créateur de sketches radiophoniques en bruxellois, journaliste antifasciste, artiste de cabaret, et Jean-Léo, chansonnier, chroniqueur à *La Gazette de Bruxelles* et au *Pourquoi pas ?*, déporté par les nazis en 1944.



PAN paraissait sur quatre pages le mercredi et abordait, avant tout, les questions politiques belges sous l'angle de la satire anarchisante. C'est de cette période que date notre dessin. Trois ans plus tard, PAN sera racheté par Ivan du Monceau de Bergendael, substitué du Procureur du Roi de Bruxelles en 1940, mis sur une voie de garage pour

s'être montré un peu trop confiant envers la victoire allemande. Il formera une équipe d'ex-collabos, dont le caricaturiste Alidor (Paul Jamin, qui avait publié pendant la guerre des dessins antisémites) ou le chroniqueur Robert Poulet, tous deux condamnés à mort de l'épuration et graciés au moment du rachat du journal.

---

## RECHERCHES

# Notre bibliographie générale a besoin de vous !

Ce vaste chantier est en belle progression.  
Allez-y voir !

<http://www.agota.be/aragon/biblio.html>

Pour rappel, depuis fin 2009, la *Société belge des amis d'Aragon* a entrepris de mettre progressivement en ligne la bibliographie générale d'Aragon. Il s'agit de recenser non seulement tous les textes d'Aragon et relatifs à icelui, mais aussi leurs multiples éditions.

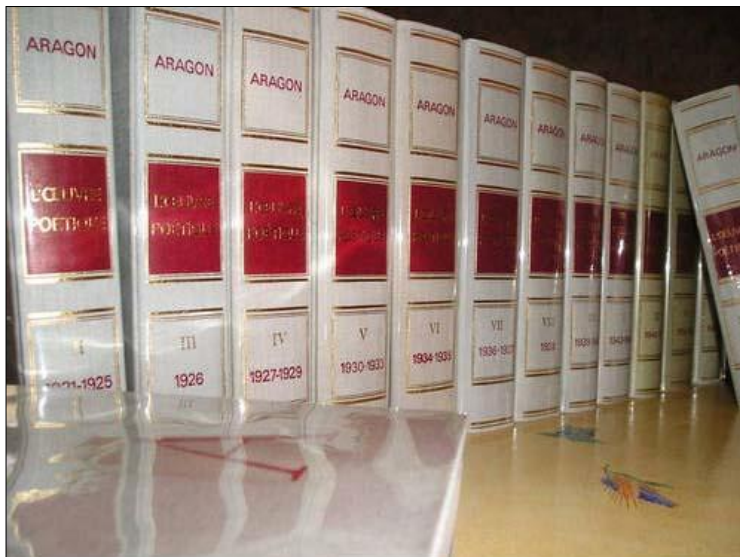
Pour ce faire, nous avons établi 21 catégories de documents :

recueils de poésie, romans, œuvres complètes, articles et études, traductions par Aragon, traductions des œuvres d'Aragon, préfaces et introductions, contributions aux tracts et revues surréalistes, biographies, ouvrages à propos d'Aragon, articles de presse, enregistrements audios et vidéos,... A l'intérieur de chaque catégorie, les publications sont classées par date de parution. Les rééditions d'un même ouvrage sont indiquées à la suite de la première édition, et non à la date de réédition. Les textes « frontières » – tels *Le Paysan de Paris* ou *Les Aventures de Télémaque*, d'ordinaire classés comme roman mais qu'Aragon considérait comme poétiques – sont placés dans chaque catégorie où

on les pourrait chercher, leur notice se retrouve donc plusieurs fois dans la bibliographie.

Ce travail de longue haleine avance par étapes : nous mettons en ligne les unes après les autres les catégories de la bibliographie que nous estimons

raisonnablement complètes, en comptant sur la communauté aragonienne pour nous signaler nos omissions et nos erreurs. Grâce au travail rigoureux de notre secrétaire, la moitié des rubriques sont à présent consultables sur notre site. Mais elles ne sont pas encore exhaustives.



**Nous vous invitons donc à les parcourir et à nous communiquer les informations complémentaires que vous pourriez y apporter** (texte manquant, édition dont nous n'aurions pas connaissance, couverture d'ouvrage dont vous pouvez nous transmettre une photo,...). Si vous êtes disposés à vous investir davantage dans ce projet, à mener des recherches ou rédiger des notices, c'est tout aussi bienvenu. N'hésitez pas à nous contacter via notre adresse électronique :

[aragon.belgique@gmail.com](mailto:aragon.belgique@gmail.com)

## *Les Cloches de Bâle* Premier volume du cycle *Le Monde réel*

« *C'est là que tout a commencé* » nous dit Aragon dans son importante préface au roman inaugural de la série du Monde réel, *Les Cloches de Bâle*. Aragon, en 1934, est à la recherche d'un nouveau moyen d'expression après sa rupture progressive, puis définitive avec le groupe Surréaliste. Il est journaliste à *L'Humanité*, le sera au journal *Ce Soir*, il milite beaucoup, se dépense sans compter mais son œuvre poétique est en panne. Il va construire à partir de 1934 une grande suite de romans qui englobe la fin du XIX<sup>e</sup> siècle – érection de la Tour Eiffel dans le ciel de Paris – aux jours de juin 1940 et de la défaite de l'armée française.

Le roman réaliste sera, et pendant plus de deux décennies, sa façon d'appréhender le réel. « La volonté de roman... », affirme Aragon dans sa préface, désigne ce qu'on retrouve dans chacun de ses textes, mêmes ceux qui en semblent les plus éloignés. Il nous propose quelques définitions du roman :

- « *Le roman est une machine inventée par l'homme pour l'appréhension du réel dans sa complexité* » ;
- « *Ce qui est menti dans le roman est l'ombre sans quoi vous ne verriez pas la lumière* » ;
- « *Le roman c'est la clef des chambres interdites de notre maison* » ;
- « *L'invention liée à la réalité, c'est le roman* » ;
- « *Les inexactitudes et les erreurs...c'était très précisément ce qu'on appelle le roman* ».

Quelques mots aussi de l'incipit du roman. La première phrase d'un roman d'Aragon est toujours particulière. C'est à partir de cette première phrase qu'Aragon « lit » le roman qu'il écrit, dira-t-il. L'incipit des Cloches est savoureux et humoristique au regard de la naissance d'Aragon. « *Cela ne fit rire personne quand Guy appela M. Romanet Papa.* »

Ce premier roman du Monde réel est construit en trois parties distinctes plus un épilogue. Quelques personnages secondaires relient chacune des parties entre elles.

### **Première partie : Diane**

Diane de Nettencourt, issue d'une famille de châtelains désargentés, est une jeune femme belle et entretenue. « *Ah! Cet argent, cet argent !* », disait Mme de Nettencourt. L'argent est le leitmotiv de cette société. La phrase qui caractérise Diane est en six mots : « *Je-couche-avec-qui-je-veux* ». Cela revient au même, Diane poursuit sa carrière aux dépens des hommes. M. Romanet ne sera qu'un éphémère et riche amant. Après une liaison avec le riche industriel M. Gilson-Quesnel, Diane épouse Georges Brunel, un homme douteux, ami de son frère.

Si ce roman en plusieurs parties distinctes peut paraître moins bien construit que d'autres, il n'en reste pas moins qu'il offre une lecture passionnante du demi-monde, des milieux d'affaires – l'affaire Stavisky est d'actualité lorsqu'Aragon écrit le roman –, du milieu de la police, il faut plutôt dire des polices en ce sens qu'Aragon décrit la lutte entre la police officielle et l'autre, la sûreté de l'État. *Les Cloches de Bâle* sont certainement le roman dans lequel Aragon fait la preuve de son humour corrosif et d'une certaine habileté dans les dialogues. Certaines répliques sont dignes d'un scénario cinématographique. Les chapitres sont courts, ce qui rend l'action soutenue et chaque fin de chapitre se termine par une phrase en forme de sentence ou d'une façon très humoristique.

Antoine Vitez réalisera une mise en scène de Diane au Festival d'Avignon à la fin de la vie d'Aragon.

### **Deuxième partie : Catherine**

Catherine Simonidzé est le personnage principal de la seconde partie. Elle est reliée par des personnages secondaires à la première partie. Le personnage de Catherine est basé sur une des « belles étrangères », clientes de la pension de famille que tenait la mère d'Aragon. « *En 1912, Catherine a vingt-six ans, et elle est un témoignage vivant de ce que le Dictionnaire Larousse affirme des Géorgiens, à savoir que c'est la plus belle race humaine*

qui soit au monde. » Dans le roman *Les Déracinés* de Maurice Barrès, auteur de prédilection d'Aragon, le personnage d'Astiné Aravian, une arménienne offre des similitudes avec le personnage de Catherine : sa beauté de russe orientale et surtout sa volonté d'être une femme libre. Autre similitude : « *Un de mes oncles, devenu Arménien russe, a gagné une grande fortune à exploiter les pétroles des bords de la Caspienne, où il entretient pour son commerce tout une flotte.* » La situation familiale d'Astiné Aravian semble très proche de celle du personnage d'Aragon : « *Ni Hélène ni sa mère n'aurait jamais songé qu'elles pouvaient améliorer leur situation en travaillant. L'argent tombait du ciel par la poste, venait du lointain, du problématique M. Simonidzé, qui avait des puits de pétrole.* »

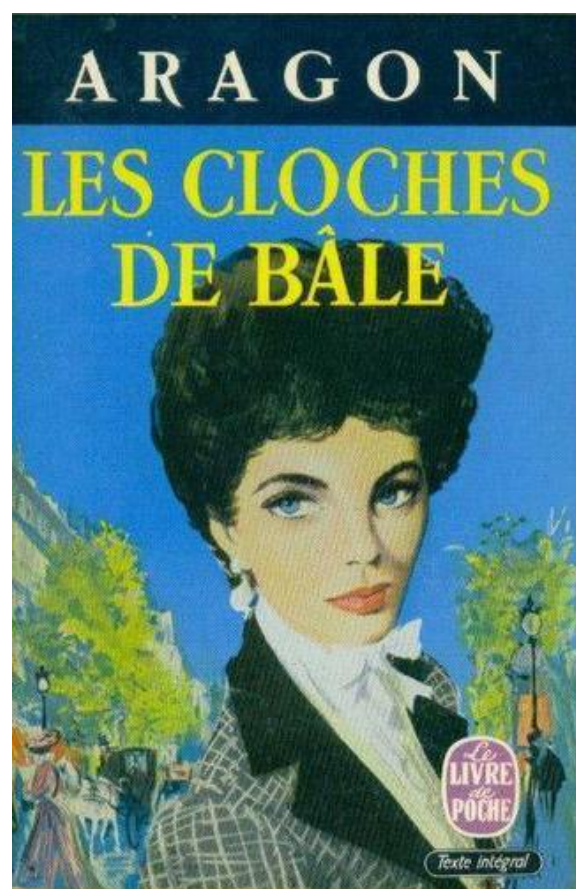
Le chèque qui tombe à intervalle plus ou moins régulier, c'est ce qui relie Catherine à Diane. Catherine souffre de cette soumission à l'homme et son chèque. Catherine se veut libre et indépendante d'un homme. Elle collectionne les amants mais s'interdit l'amour. « *Elle haïssait les hommes, et elle aimait leur amour.* »

Le sens de la vie de Catherine va changer quand elle rencontre le prolétariat. Devoir travailler pour vivre. A l'occasion de la grève des taxis, elle découvre la solidarité entre grévistes, la violence de la police et de l'armée.

Au cours d'une rafle au Bois de Boulogne, elle est sauvée du panier à salade par un bien curieux personnage, c'est un écrivain fin de siècle, Henry Bataille. Aragon, en 1934, fait entrer dans son premier « vrai » roman un écrivain aujourd'hui bien oublié. Aragon n'a jamais cessé jusqu'à la fin de sa vie de défendre cet homme de lettre au style très sucré et qui représentait sans doute pour lui un monde condamné mais qui était le sien. Aragon fait parler son personnage Henry Bataille : « *Le mal n'est pas en moi, mais dans ce monde auquel j'appartiens, qui tourne et qui m'entraîne.* » « *Nous sommes au bout d'une époque, au seuil d'un monde. Nous autres, fils de Byzance, qu'y pouvons-nous ? Nous maudissons ce monde pourri qui est notre chair même. J'appelle de toute ma force cet avenir dont le visage sérieux parfois m'apparaît. Vous parliez, jeune fille, du monde ouvrier. Je salue de tout ce que j'ai jamais écrit l'aube du socialisme. Mais la malédiction est sur nous, est sur moi. Je fais partie intégrante de cet univers qui meurt... Un jour viendra où des hommes nouveaux liront mes œuvres avec des yeux dessillés. Ils*

*verront combien j'ai haï le navire qui m'emporte, et comme dans la voilure j'appelais le naufrage, et comme les feux des diamants ne m'ont jamais distracts des étoiles !* » Pour Aragon, Henry Bataille est-il un autre moi-même ? Aragon aura en tout cas le même désenchantement dans les œuvres sombres de sa dernière période.

Pour clore cette seconde partie du roman, on remarquera l'apparition d'un des personnages éphémères les plus antipathiques et odieux dans l'univers romanesque d'Aragon : le belge M. Firmin Baisedieu. Pour soigner une tuberculose Catherine loue à Berck une partie de la villa de ce sinistre personnage, indicateur de police. « *M. Baisedieu était un ancien croupier du Kursaal d'Ostende. Belge de cœur comme de naissance, il avait projeté de s'établir à cinquante ans quelque part sur la côte vers Blankenberghe. Il avait trouvé par hasard à Berck-Plage cet espèce de double chalet pour une bouchée de pain.* »



### Troisième partie : Victor

Catherine est encore le personnage principal de la troisième partie mais liée avec le premier personnage du monde ouvrier et militant du cycle romanesque. Victor évite le suicide de Catherine

en l'empêchant de sauter dans la Seine. Victor est militant socialiste et syndical. Au moment où il apparaît dans l'histoire, il conduit la grève des taxis parisiens contre le consortium des taxis de Joseph Quesnel (personnage qui ressurgit dans *Les Beaux quartiers*).

Entre Victor et Catherine existe une réelle amitié et une estime réciproque. Catherine entre dans le milieu des grévistes et travaille à l'organisation de la grève. Mais elle ne peut les rejoindre entièrement, elle n'appartient pas à leur vie. Il y aura toujours entre eux « le chèque de Bakou ».

Aragon fait preuve dans cette partie du roman d'un grand talent de journaliste. Il relate de façon très précise les faits de grève et le lecteur ne peut s'empêcher d'être séduit par son lyrisme lorsqu'il étend cette action locale au mouvement ouvrier européen, lequel prend conscience de sa force à la veille de 1914. Toute la partie qui évoque la bande à Bonnot et les milieux anarchistes est également très vivante. « *Avec Bonnot, en France, agonise l'anarchie.* »

Catherine, compromise, est expulsée de France pour Londres. « *Londres est la ville des exilés*

*politiques.* » Rentrée en France elle est arrêtée et détenue à Saint-Lazare. « *Le commandant (Thiébaud) obtint l'élargissement de Catherine, qui fut refoulée sur la Belgique. Elle n'avait pas vu Victor.* »

Ainsi se termine « le roman de Catherine » expulsée vers la Belgique et Bruxelles.

### **Epilogue : Clara.**

Clara, Clara Zetkin. Aragon évoque dans cet épilogue la militante et révolutionnaire allemande qui prendra la parole au Congrès de Bâle des partis socialistes européens au nom des femmes socialistes. C'est aussi la figure de Jaurès que des barbouzes ont déjà projeté d'assassiner. On notera l'insistance d'Aragon sur les polices parallèles très fréquentes dans son œuvre, *Les Beaux Quartiers*, *Les Communistes...*

C'est sur un hymne à la femme que s'achève le premier roman du Monde réel :

« *La femme des temps modernes est née, et c'est elle que je chante.*

*Et c'est elle que je chanterai.* »

## **Aragon à Nivelles** **Conférence, exposition et lectures**

Comme vous l'aurez pu lire dans nos textes de recherches, Aragon a assisté au bombardement de Nivelles par l'aviation allemande les 12 et 14 mai 1940. Il a évoqué les charmes de la ville et les flammes du pilonnage dans son roman *Les Communistes*.

Soixante-dix ans plus tard, en mai 2010, le pouvoir communal et les associations patriotiques de Nivelles ont organisé des activités de commémorations des journées de mai 40. Grâce à la complicité de nos amis de « Pégase », l'Association Nivelloise des Ecrivains, et en particulier son président, Henri Lagneaux, la *Société belge des amis d'Aragon* s'est jointe au programme des festivités.

Le 4 mai, nous avons présenté une conférence au sujet de nos recherches sur la campagne de mai 40 de l'armée française en Belgique et de recoupements entre les données historiques ou militaires et les descriptions qu'en donne Aragon dans son œuvre. L'exposé était agrémenté de lectures d'extraits du roman, de poèmes et de lettres d'Aragon. Nous avons été reçu en grandes pompes, par l'échevine de la Culture, madame Evelyne Stinglhamber-Vanpee, en la salle des mariages de l'Hôtel de ville, dans le hall duquel étaient exposées des photos du bombardement. Face à un public local plus nombreux qu'escompté, notre conférencier trônait sur le siège du bourgmestre avec drapeaux et portraits royaux en arrière plan. Cela valait le déplacement et la photo...

Cette conférence fut, pour nous, l'occasion de ponctuer ce long chantier de recherche, d'y mettre en terme plus ou moins définitif afin d'en envisager une publication. Quoique nous ayons rencontré à Nivelles de nouveaux témoignages et



qu'entretemps, nous avons encore découvert de nouveaux éléments non négligeables...

Le 7 mai eut lieu le vernissage de l'exposition « Aragon, ou l'écriture faite homme » (qu'on ne présente plus) à la Maison de la Laïcité de Nivelles. Les discours du président de la maison, le docteur Michel Mahieu, d'Henri Lagneaux et de notre président, eurent lieu devant une salle comble et en présence de l'échevine de la Culture et du bourgmestre, monsieur Pierre Huart. Ils furent animés par quelques jeux de piques ou de règlements compte discrets liés à des querelles de cloché du patelin... Un peu plus tard, Emy Chauveau, Isabelle Licker et Philippe Lesplingart ont lu des extraits du recueil *Les poètes*, à la grande satisfaction des membres du public restés au-delà des cérémonies. Le tout s'est, bien entendu, terminé par un joyeux verre de l'amitié.

Les vingt-sept panneaux de l'exposition, échelonnés sur les trois étages de la Maison de la Laïcité, ont été consultables jusqu'au 29 mai aux horaires d'ouverture du lieu. Contrairement à la soirée de vernissage, cette possibilité de visite en journée n'a pas rencontré un grand succès de foule.

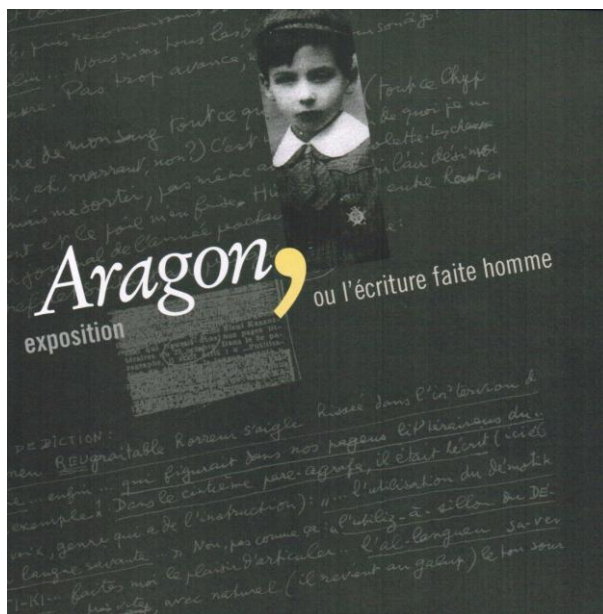
## L'exposition mise à la disposition des associations laïques

Suite à l'intérêt marqué par la Maison de la Laïcité de Nivelles à l'égard d'Aragon et de nos activités, notre Société a décidé d'aller à la rencontre du public et de la nébuleuse des associations laïques.

Du 25 au 27 juin dernier, juste le temps d'un week-end, nous avons présenté, une fois de plus, l'exposition « Aragon, ou l'écriture faite homme » dans les locaux de Bruxelles

Laïque. Moins à destination du grand public bruxellois qui y était aussi convié que des associations proches de mouvement laïque et susceptibles de l'accueillir pour leur public local.

L'invitation proposait également, le samedi en début de soirée, une petite conférence sur le parcours d'Aragon et les enjeux contemporains des combats qu'il mena, suivie d'une nouvelle lecture d'extraits du recueil *Les Poètes*.



C'était un de ces week-ends particulièrement ensoleillés du début de l'été. Cela n'a pas joué en notre faveur. Les rivalités ou difficultés de collaboration entre les multiples associations laïques ont probablement aussi nui à la cause aragonienne. Toujours est-il que ni la foule ni les preneurs potentiels de l'exposition ne se sont poussés au portillon du 18-20 avenue de Stalingrad, nonobstant une terrasse accueillante

installée sur le trottoir...

Les rares visiteurs se sont égrenés au compte-gouttes tout au long de ces trois journées. Au rendez-vous fixé pour la conférence et les lectures, ils n'étaient pas plus nombreux. Aussi ces manifestations n'ont pas eu lieu dans leur forme annoncée. Mais des colloques singuliers avec l'un ou l'autre curieux et des visites guidées individuelles n'en ont pas été moins intéressantes. Nous avons suscité des intérêts et des discussions passionnantes. Nous avons fait de belles rencontres dont certaines alimenteront nos recherches futures.

\* \* \*

Si vous ne souhaitez plus recevoir notre Lettre, signalez-le par simple retour de courriel.